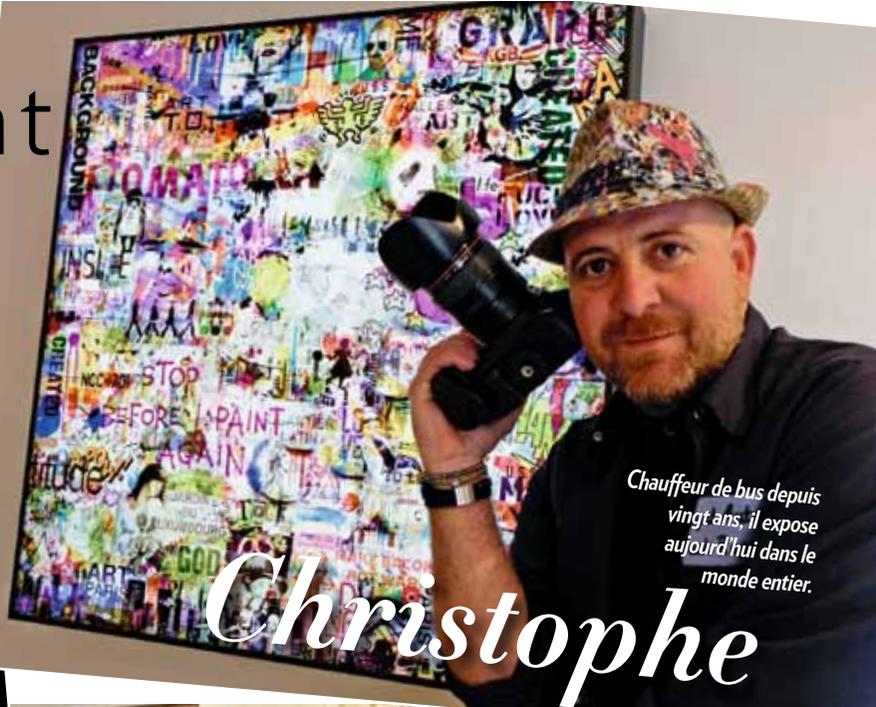


Zaïa

Elle ose le one-woman show après avoir exercé plusieurs métiers.



Chauffeur de bus depuis vingt ans, il expose aujourd'hui dans le monde entier.

Christophe



Elle a troqué les ressources humaines pour devenir rabbin.

Daniela

LEUR SECONDE VIE

Spectacle, art, spiritualité, ils ont attendu d'avoir 45-50 ans pour se réaliser et suivre leur vocation. PAR EMILIE REFAIT



« Je n'ai jamais eu la queue de l'emploi et j'ai fait tous les métiers. »



Joëlle, qui l'a accompagnée dans sa reconversion, est devenue une de ses fans les plus fidèles.



Bernard Evain, son mari, ingénieur informaticien, la met en scène.

Zaïa DE L'OMBRE À LA LUMIÈRE

Grande, mince et souriante, Zaïa Evain croit en son destin! « Parfois, on plante son trèfle à quatre feuilles sous sa bonne étoile », répète-t-elle lors de notre première rencontre. Fille d'immigrés algériens, elle a été successivement attachée de presse, vendeuse d'espaces publicitaires, secrétaire de rédaction et secrétaire tout court, enchaînant les années et les métiers comme autant de rôles de répétition. « Je suis une autodidacte », dit celle qui n'a jamais eu peur de changer de costume. A chaque entretien d'embauche, elle envoyait la même lettre de motivation, un poème en alexandrins. « J'ai toujours aimé écrire et faire rire, je n'ai pas de complexes; ouvrière ou femme du monde, je suis bien partout parce que tout me nourrit. » A 48 ans elle est licenciée et décide d'effectuer un bilan de compétences. Au premier rendez-vous, elle déclare qu'elle veut faire du one-woman-show... Destabilisée par cette demande, l'accompagnatrice qui la reçoit lui demande de préparer un texte pour le rendez-vous suivant. « Elle m'a joué son sketch, et j'ai ri pendant un quart d'heure », se souvient Joëlle Faure, qui, depuis, va la voir sur scène. Et comme Zaïa n'a décidément jamais eu « la queue de l'emploi », elle en a fait le titre de son spectacle depuis cinq ans. « Quand on est typée, c'est compliqué », explique cette mère de famille. Bernard Evain, son mari, est son plus grand fan et son plus grand soutien. « On écrit en-

semble, c'est lui qui m'a poussée et c'est lui qui me met en scène », raconte-t-elle. Après vingt ans d'improvisation amateur à deux dans une association, c'est une seconde vie aussi pour le couple, maintenant que leurs deux enfants sont grands. « Le premier fait une école d'ingénieurs et le second passe son bac cette année », précise Zaïa, très détachée.

« Je n'ai pas une femme d'intérieur, j'ai une femme d'extérieur », confirme Bernard Evain, qui l'accompagne sur chacun de ses spectacles, une ou deux fois par semaine, dans les cafés-théâtres parisiens ou de province. A 5 euros l'entrée, le business n'est pas très lucratif mais, « aujourd'hui, on peut se le permettre », explique Bernard, qui travaille depuis seize ans dans l'informatique et la gestion de logiciels d'entreprise. Sur scène, elle enchaîne les personnages: gardienne d'immeuble, prostituée, conseillère d'orientation, présidente ou écrivain raté, elle dégage une énergie fulgurante! « Je joue devant dix personnes comme si j'étais au Zénith. Ce n'est pas le nombre qui compte, c'est de faire rire les gens, qu'ils ressortent heureux », estime Zaïa, qui se fait avant tout plaisir... Alors, avant de monter sur scène, elle appelle ses parents... Des parents qui habitent à Boulogne-Billancourt mais qui ne sont jamais venus la voir au théâtre. « Ce n'est pas dans leur culture, mais ils me soutiennent. Ils m'ont toujours soutenue, insiste-t-elle. Mon père était ouvrier chez Citroën, on a eu une éducation stricte. Interdiction de dire des gros mots à la maison, il fallait bien parler. Mais aujourd'hui,

« Je joue devant dix personnes comme si j'étais au Zénith! »

après lui avoir expliqué l'expression, mon père me dit "merde" avant chaque spectacle », confie-t-elle, émue.

A 55 ans, elle ne compte plus les années mais continue à croire en son destin. Peut-être un jour le Zénith pour de vrai, qui sait? Ce qui compte, « c'est qu'elle soit heureuse », explique son mari. Le bonheur, chez les Evain, se cultive en famille. « La recette est simple, estime Zaïa, il suffit d'avoir conscience de ce qu'on a et de savoir qu'on pourrait le perdre. » ■



Chaque dimanche à 18 h 30, Théâtre Popul'air du Reïnitas, 75020 Paris.

Christophe CHAUFFEUR DE BUS ET ARTISTE DE POP ART

Certains métiers se conjuguent au pluriel... Christophe Cate-lain, la quarantaine bonhomme, est chauffeur de bus depuis presque vingt ans. Chaque matin, au dépôt de la Porte de Saint-Cloud, il discute avec ses collègues. Il conduit sur la ligne 22, Porte de Saint-Cloud - Opéra. Avec son ancienneté, il gagne 2200 euros par mois quand il travaille à plein-temps mais, depuis trois ans, il prend de plus en plus de jours pour lui. « La RATP, c'est bien, mais il faut savoir raccrocher le costume quand on rentre à la maison. Les collègues qui n'y arrivent pas ne sont pas très heureux » constate-t-il. Ce qui est dur, c'est l'agressivité des gens. Y a qu'à voir le nombre de chauffeurs qui veulent devenir conducteurs de métro... pour être tranquilles! » Christophe a été lui-même attaqué plusieurs fois au volant de son bus.

« Il y a trois ans, deux jeunes m'ont sauté dessus parce que je leur avais demandé de présenter leur ticket », raconte-t-il. Un incident qui lui a valu dix jours d'incapacité totale et deux ans de procédure. « Parce que j'avais rendu les coups », explique le chauffeur qui pratique le judo. Mais s'il est ceinture noire et qu'il remercie son père de lui avoir appris à se défendre, Christophe est plutôt un pacifiste militant. Et c'est dans l'art qu'il s'exprime depuis vingt ans! Ses heures perdues, il les passe à faire des photos dans la rue et à les assembler sur son ordinateur. Vingt ans qu'il colorie et compile ses images pour créer un mélange de street et de pop art détonnant. Il y a trois ans, des amis l'encouragent à présenter son travail. C'est à un galeriste de Courchevel qu'il montre ses premières créations. Bingo! La station de ski lui porte bonheur. Depuis, il est exposé dans les lieux branchés et touristiques à travers le monde: Los Angeles, Singapour, Dubai, Barbizon, Saint-Paul-de-Vence ou la très huppée station suisse de Crans-Montana. Son public a les moyens de s'offrir des œuvres qui valent entre 3 000,

« Quand tu es dans l'art, tu as vite fait de te déconnecter »

et 18 000 euros, suivant la taille et la matière utilisée. Christophe a déjà écoulé une cinquantaine de « visuels » en moins de trois ans!

Quand on lui demande pourquoi il n'arrête pas son métier de chauffeur de bus, il sourit. Son art, il y croit, et « ce serait super de gagner ma vie avec, mais j'ai une famille à nourrir et le bus me permet de rester dans la réalité », explique-t-il. Source d'inspiration, la rue et son quotidien de chauffeur ne ressemblent en rien à l'univers des galeries d'art. « Dans mon bus, je me fais insulter, on me traite comme un moins que rien, alors que le lendemain, quand je vais en galerie, je deviens un mec important, on me dit "Monsieur", on m'offre du champagne », raconte-t-il. Un fossé qui lui permet de garder sa simplicité et son humilité.

« Quand tu es dans l'art, tu as vite fait de te déconnecter, et puis, les vernissages, c'est pas mon truc », confesse-t-il. Sa femme, Catherine, a pris en charge les relations presse. « Titof », il est bon artistiquement, mais faut pas lui demander de s'occuper de l'administratif », s'amuse cette assistante de direction dans la métallurgie. Première fan de son œuvre, elle aussi entame, d'une certaine manière, une seconde vie à ses côtés, rêvant de se consacrer exclusivement à la communication de son mari. Jeans larges, baskets colorées et casquette, Christophe, lui, semble avoir retrouvé une seconde jeunesse. Son credo « enjoy your life », il le pulvérise à la bombe sur chacune de ses œuvres, comme autant d'appels à s'inventer la vie qu'on aime. ■



Au volant de son bus, sur la ligne 22 à Paris.



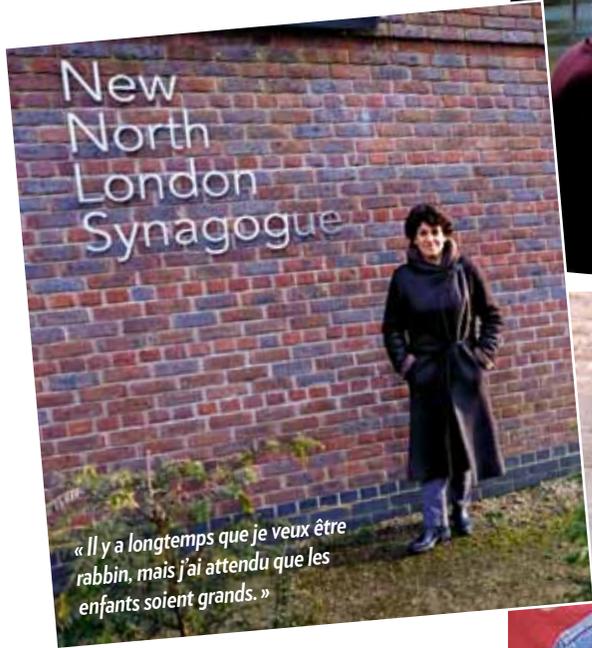
« Les vernissages, c'est pas mon truc, je préfère aller fumer une clope dans la rue. »



Sa femme, Catherine, s'occupe depuis peu, de ses relations avec la presse.



Scannez le QR code et découvrez le spectacle de Zaïa.



New North London Synagogue

« Il y a longtemps que je veux être rabbin, mais j'ai attendu que les enfants soient grands. »



Au Leo Baeck College, à Londres, avec les autres étudiants en première année.



Son mari, dentiste à Lyon, la soutient, mais craint qu'elle soit de moins en moins disponible.

Daniela REDEVENIR ÉTUDIANTE À 50 ANS

Dans les couloirs du vieux manoir défraîchi de Finchley, dans le nord de Londres, où se concentre une partie de la communauté juive de la capitale britannique, Daniela Touati traîne une valise à roulettes remplie de livres en anglais et en hébreu. Cette année, cette Lyonnaise de bientôt 50 ans se retrouve sur les bancs de l'école au Leo Baeck College, la plus grande institution rabbinique du mouvement juif libéral britannique. Ancienne accompagnatrice en bilan de compétences, chasseur de têtes en entreprise, et mère de deux enfants, elle fait partie des dix-sept apprentis rabbins du collège. Une communauté de pensée dans laquelle elle se reconnaît depuis plus de vingt ans. « Mes parents n'étaient pas du tout religieux, explique cette Juive ashkénaze, née en Roumanie. Ma mère a été déportée à la fin de la guerre. Ensuite, il y a eu le communisme et Ceausescu, et ma famille a été vendue à l'Etat d'Israël pour 10 000 dollars à l'époque », raconte-t-elle. Après quelques années en Israël, la famille vient s'installer à Créteil, en région parisienne. « J'avais besoin de retrouver mes racines. Je me suis rattachée au mouvement juif libéral qui est beaucoup plus ouvert que les autres », raconte Daniela, qui fréquentait la synagogue de la rue Copernic dans le XVI^e arrondissement de Paris. C'est là qu'elle rencontre son mari, un jeune dentiste pas du tout pratiquant. Elle s'investit ensuite dans le mouvement juif libéral de Lyon, où ils s'installent avec leurs deux enfants en 1999. « Ça fait longtemps que je veux devenir rabbin, mais en France ce n'est pas courant pour une femme. Et puis, j'ai attendu que les enfants soient grands pour sauter le pas. » Aujourd'hui, elle partage son temps entre Lyon et Londres. Une seconde vie qu'elle n'a pu enta-

« Au début, les enfants avaient honte que je devienne rabbin »

mer sans l'accord de son mari : « Daniela a dû arrêter de travailler, elle avait peur d'être dépendante financièrement. Je l'ai rassurée, je lui ai dit qu'on était une famille », explique Hervé Touati. « Au bout de vingt ans de mariage, je pense qu'on est plus solide, on n'a plus le même besoin d'être toujours ensemble », confie Daniela. Au printemps 2013, l'annonce de sa décision est, en revanche, un coup de tonnerre pour ses enfants. « Au début, ils avaient honte que je devienne rabbin », se souvient Daniela. « C'est comme si ta mère t'annonçait qu'elle va devenir curé, explique Romane, l'aînée de 20 ans, pour que je comprenne. Et puis je trouvais que ce n'était pas dans l'ordre des choses que ma mère quitte la maison pour aller étudier à Londres. C'est moi l'étudiante », estime la jeune fille qui veut devenir dentiste comme son papa. Ivan, son petit frère de 18 ans, n'a pas non plus été très tendre au début avec sa maman : « Je pensais que c'était la crise de la cinquantaine, mais maintenant je trouve que c'est bien si ça la rend heureuse. »

Aujourd'hui, son mari et ses deux enfants sont très fiers, même s'ils ont un peu peur du futur. « Elle va devenir un personnage public », imagine Romane. Hervé, son mari, lui, craint qu'elle soit encore moins disponible : « Les rabbins s'occupent de tout, des offices, des bar-mitsva, des mariages, des enterrements, ils vont voir les malades... En plus, vous imaginez, moi, le Juif séfarade habitué à mettre les pieds sous la table quand je rentrais ! Maintenant, je dois me débrouiller », sourit-il. Daniela revient à Lyon une semaine sur deux, pour préserver l'équilibre familial. « Je suis obligée de suivre les cours sur Skype. Ce n'est pas l'idéal, mais cela me permet de voir mon mari et mes enfants. »

Pour financer ses cinq ans d'études, il a fallu trouver les fonds. Chaque année lui coûte 9 000 livres (12 400 euros). Sans compter « les frais de vie », les allers-retours Lyon-Londres en avion ou en train et les 900 euros mensuels de logement chez l'habitant.

C'est un peu cher, mais Daniela n'a pas de regrets, elle n'a jamais été aussi heureuse. La récompense arrivera dans quatre ans, lorsqu'elle sera ordonnée. « S'occuper des gens, les accompagner, cela m'a toujours plu. C'est ce que je touchais du doigt quand je faisais des ressources humaines et de l'accompagnement professionnel. » Et puis il y aura un retour sur investissement : « En France, un rabbin gagne entre 3 000 et 5 000 euros par mois, plus qu'un curé », révèle Daniela. En attendant, notre apprentie rabbin a six heures de cours par jour, trois heures d'études chaque soir, tout en anglais. En classe de Talmud (le livre des lois), autour de la table, il y a Igor, 23 ans, venu de Russie, et deux autres camarades. Daniela est forte en hébreu, mais doit aussi apprendre l'araméen, étudier la Bible et rendre des dissertations de philosophie. « Je suis épuisée mais si épanouie », confie-t-elle. La pratique a déjà commencé puisqu'elle a remplacé en février Pauline Bebe, son modèle et l'une des deux seules femmes rabbins de France, formée comme elle au Leo Baeck College. ■ Emilie Refait